

The Loneliness of the Long Distance Runner / This Sporting Life

La révolution en espadrilles

La solitude du coureur de fond — Royaume-Uni 1962,
104 minutes

Le prix d'un homme — Royaume-Uni 1963, 134 minutes

Charles-Stéphane Roy

Number 247, February–March 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47594ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, C.-S. (2007). Review of [The Loneliness of the Long Distance Runner / This Sporting Life : la révolution en espadrilles / *La solitude du coureur de fond* — Royaume-Uni 1962, 104 minutes / *Le prix d'un homme* — Royaume-Uni 1963, 134 minutes]. *Séquences*, (247), 37–37.

THE LONELINESS OF THE LONG DISTANCE RUNNER / THIS SPORTING LIFE La révolution en espadrilles

« Kitchen sink dramas », « angry young men films », « free cinema » : autant de dénominations pour circonscrire la vague qui secoua le cinéma britannique dans les années 1960. Une poignée de films peu coûteux, ancrés dans le quotidien des rejetons de la classe ouvrière, allait redéfinir le drame à l'anglaise. Au moment où Brando se fait monument aux États-Unis, Albert Finney, Tom Courtenay et Richard Harris jouent les enfants terribles au Royaume-Uni, au grand plaisir des critiques et des jeunes filles en mal de mauvais garçons.

CHARLES-STÉPHANE ROY

En l'espace de deux ans, deux films contribuèrent de manière significative à ce choc du présent : avec leurs attributs respectifs, **The Loneliness of the Long Distance Runner** (1962) de Tony Richardson et **This Sporting Life** (1963) de Lindsay Anderson ont mis en commun leur amour du documentaire et leur passion du sport pour laisser la parole à de jeunes récidivistes fougueux pris dans l'étau des classes et des rituels virils. Le sport, comme combat personnel et reconnaissance sociale, était le terrain tout trouvé pour que ces pionniers puissent laisser libre cours à leurs revendications et à leur soif d'expérimentation.

Déjà reconnu pour son travail dans **Look Back in Anger** quatre ans plus tôt, Richardson, le prodige aux mains sales, l'iconoclaste aux manches retroussées, explore plus avant dans son second film les possibilités du cinéma, loin des planches où il s'est bâti une avantageuse réputation. L'histoire fort simple d'un jeune délinquant recruté par le directeur de son école de réforme pour participer à une course de demi-fond contre l'équipe d'une école publique subira plusieurs contorsions narratives sans jamais s'essouffler, alors que le cinéaste multiplie les flashs-back pour mettre à jour la rage de Colin Smith, un rôle qui lancera l'acteur Tom Courtenay comme l'une des figures prédominantes du « angry young man ».

Son visage rugueux et sa sensibilité stridente ne sont pas sans rappeler le Harvey Keitel de la première heure, à contre-courant des profils flegmatiques de jeunes premiers que le cinéma britannique avait l'habitude d'imposer. Ses silences et son apparente désincarnation tranchent avec la compétition et l'agressivité dont font preuve sa mère, l'inspecteur qui lui cherche noise (un John Thaw pré-Inspecteur Morse) et son directeur (Michael Redgrave), à qui il réserve une surprise de taille au fil d'arrivée. Pas surprenant que Richardson ait songé un temps à intituler son film **Rebel with a Cause**...

Lorsque sort **This Sporting Life**, Lindsay Anderson jouit déjà d'un statut de critique, de documentariste et de metteur en scène en qui on fonde de grands espoirs. S'adjoignant les services du producteur Karel Reisz, qui deviendra par la suite l'un des cinéastes les plus représentatifs de cette période, puis l'Irlandais Richard Harris sur foi de ses qualités d'ex-joueur de rugby collégial, Anderson nourrit l'intuition que Harris est né pour jouer Frank Machin, un mineur qui réalisera son rêve de jouer au rugby dans une ligue professionnelle.

This Sporting Life est l'anti-drame sportif par excellence : on y montre que la violence intérieure des athlètes de haut niveau ne peut se canaliser hors du terrain, les joueurs y sont

dépeints comme des égoïstes écervelés au paroxysme de leur machisme, incapables de développer une relation amoureuse autrement qu'avec des figures maternelles récalcitrantes, comme c'est le cas de Machin avec la concierge de l'appartement qu'il occupa avant d'amasser fortune et gloire. Ce rôle-pivot, tenu par une Rachel Roberts terrifiante de frigidité, reflète la classe ouvrière dans sa soumission la plus sourde et son engourdissement émotif face au changement.



The Loneliness of the Long Distance Runner

Encore ici, l'influence de Brando et des méthodes de l'Actor's Studio est palpable. Qu'importe : Anderson a su coller le personnage créé par le romancier David Storey aux traits suintants de Harris et le diriger dans deux mondes opposés de prime abord, la misère des bas-fonds et l'éblouissement des feux de la rampe. « Bum » devenu acteur shakespearien, Harris a compris que la bousculade est un art, alors que son Machin cherche à écarter son passé à coups de crampons et d'injures.

D'un point de vue social, moral et artistique, ces deux films ont inauguré une nouvelle ère dans le cinéma britannique en général et le drame sportif en particulier. L'histoire leur donnera raison : Courtenay remporte le BAFTA et Harris la Palme d'interprétation masculine à Cannes pour leurs rôles respectifs. Les années 1960, l'influence du néo-réalisme italien, l'arrivée de nouveaux talents : tout était en place pour que ces coups de fronde atteignent leur cible. Inutile de courir, il fallait simplement tourner à point. **S**

■ **LA SOLITUDE DU COUREUR DE FOND** — Royaume-Uni 1962, 104 minutes — Réal. : Tony Richardson — Scén. : Alan Sillitoe — Int. : Tom Courtenay (Colin Smith), Michael Redgrave (le directeur), Avis Bunnage (Mme Smith), James Bolam (Mike), John Thaw (Bosworth), Dervis Ward (le détective) — Dist. : Warner.

■ **LE PRIX D'UN HOMME** — Royaume-Uni 1963, 134 minutes — Réal. : Lindsay Anderson — Scén. : David Storey — Int. : Richard Harris (Frank Machin), Rachel Roberts (Margaret Hammond), Alan Badel (Gerald Weaver), William Hartnell (« Dad » Johnson), Colin Blakely (Maurice Braithwaite), Vanda Godsell (Anne Weaver) — Dist. : Criterion.